

A detailed illustration of a woman with voluminous, wavy red hair and striking green eyes. She is depicted from the chest up, wearing a simple grey collar. Her right hand holds a large, round red lollipop covered in multi-colored sprinkles. The background is a solid, bright yellow. The text is overlaid on the right side and bottom of the image.

JULIETTE
OURY

DÈS QUE
SA BOUCHE
FUT PLEINE

Flammarion

Premier roman

Dès que sa bouche fut pleine

Juliette Oury

Dès que sa bouche fut pleine

roman

Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-2983-4

Laetitia avait rarement très envie, le matin. Son sommeil était lourd et pénétré de rêves obscurs qui collaient à ses yeux quand elle ouvrait les paupières. Pourtant, chaque matin, quand Bertrand posait la main sur elle, quand elle sentait son érection contre sa cuisse, elle lui souriait, et puis elle se laissait faire.

Ce geste ne disait rien du désir de Bertrand, dont elle ne savait pas grand-chose, mais il parlait du jeune homme consciencieux qu'il était, de ceux qui avaient bien noté que depuis quelques années les experts considéraient le rapport matinier, en ce qu'il rompait la chasteté de la nuit, comme le meilleur pour le métabolisme. Laetitia voyait que son amoureux mettait un point d'honneur à suivre les recommandations officielles et qu'il baisait donc équilibré, ne s'autorisant que peu d'écarts. Les mêmes experts avaient longtemps martelé, au contraire, que le rapport vespéral importait davantage, aussi ce changement d'orientation avait-il été perçu comme une petite révolution. Bertrand, bien entendu, s'était

exécuté tout de suite. Mais certaines personnes plus âgées continuaient à grommeler qu'elles avaient passé leur vie à sauter le rapport matinier, parfois parce que les horaires ingrats d'une journée d'usine ne leur laissaient pas le loisir de copuler avant de partir travailler, et qu'elles ne s'en portaient pas plus mal. Quant aux derniers représentants de la génération précédente à qui la mémoire ne faisait pas encore défaut, ils se souvenaient que dans leur jeunesse, la coutume était déjà de s'attraper le matin, et en concluaient que la médecine changeait d'avis tout le temps et ne valait pas mieux que le bon sens. Quoi qu'il en soit, le gouvernement, pour faciliter l'adoption de cette nouvelle préconisation, en avait fait un point essentiel d'un programme national de sensibilisation, au même titre que la nécessité de varier positions et partenaires pour une sexualité saine. Cette recommandation avait fini par se traduire dans les statistiques et les Français, désormais, se consumaient davantage et plus régulièrement, surtout le matin.

Bertrand et Laetitia se prenaient donc tous les matins. Ce rituel pesait parfois sur le corps de Laetitia dont le désir, au réveil, était encore profondément endormi. Il la rassurait, aussi : elle craignait toujours de ne pas tenir jusqu'à la pause méridienne si elle sautait ce rapport. Surtout, depuis cinq ans qu'ils étaient ensemble, elle avait confiance en Bertrand.

Ce matin-là comme tous les autres, le radio-réveil se mit en marche à 6 h 55. Une voix familière évo-

quait des averses fréquentes et des éclaircies rares. Laetitia gardait de sa nuit la sensation confuse d'une colère. Elle se rappelait avoir résisté en vain, mais dans son rêve elle ne voyait pas contre quelles forces elle s'épuisait. Elle se tourna vers Bertrand, encore tout froissé, qui lui souriait depuis l'autre oreiller. Son souffle exhalait l'amertume du sommeil. Laetitia masqua le froncement de son nez dans une esquisse de bâillement. Bertrand pivota sur son flanc et Laetitia sentit sa queue contre sa cuisse. Il avait l'érection ponctuelle.

Ces gestes, chaque jour répétés, étaient gravés dans la peau de Laetitia, comme l'empreinte d'un bijou dont l'absence agace et la présence achève. À cet instant-là, Bertrand posait sa main sur la hanche de Laetitia et ramenait son corps vers le sien, puis il fermait les yeux et avançait sa bouche vers la sienne. Laetitia, en retour, se laissait embrasser.

Alors Bertrand, du bout des lèvres, picorait le visage de Laetitia. Entre deux volées de baisers, il se reculait et la regardait en plissant les yeux. Il avait l'air satisfait. Pour éveiller son désir, Laetitia se concentrait sur la teinte légèrement violacée qui ourlait ses paupières et qu'elle aimait deviner dans l'obscurité jaunâtre des premières lueurs. Certains matins, en isolant cette ligne de chair dans ses pensées, elle réussissait à creuser un gouffre dans son ventre. Les autres jours, elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien à combler en elle. La nuit l'avait laissée entière. Bertrand, le matin, avait peu d'intérêt pour cette météorologie.

DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE

Au moment où le présentateur rappelait le saint du jour, les baisers de Bertrand changeaient de nature. De sa langue, il entrebâillait la bouche de Laetitia puis s'y enfonçait. Il amadouait son palais. Dans ces minutes, Laetitia se demandait toujours pourquoi les publicités qui passaient à la radio étaient si ringardes. Quand Bertrand plaquait son bassin contre le sien, elle constatait malgré tout que cette force était agréable, si agréable certains jours qu'elle en oubliait que le matin, elle n'avait pas très envie. Elle s'étonnait alors que sous la chaleur de la main de Bertrand en bas de son dos, elle accepte de laisser fuir les dernières réminiscences de son rêve. Bertrand frottait son pubis contre elle. Sur le jingle qui annonçait la fin des pubs, s'éloignant un instant pour se rapprocher de la table de chevet, il recueillait dans sa paume deux giclées de lubrifiant. Avec précaution pour ne rien renverser, il glissait sa main entre les cuisses de Laetitia. Ses doigts ouvraient son ventre et Laetitia s'égarait. Dans un éclair de conscience, elle remarquait que ses gémissements se superposaient toujours au générique du journal de sept heures et intérieurement, cela la faisait sourire.

Une voix amicale disait alors : « Mesdames et messieurs bonjour, il est sept heures et voici votre journal. »

Quand les nouvelles commençaient, Bertrand était déjà en elle.

« Et c'est une arrestation qui marque l'actualité ce matin. Cette nuit, la brigade des mets a interpellé une femme de soixante-quinze ans, retrouvée en

possession d'un chargement massif de matériel de cuisine et de dégustation. Il pourrait s'agir de madame Reine Claude, une souteneuse célèbre pour avoir dirigé pendant près de vingt ans un réseau de cuisine clandestine. Si l'identité de la suspecte est confirmée, cette arrestation mettrait fin à plus d'une décennie de recherche active par les forces de l'ordre. »

Le matin, Bertrand couvrait Laetitia de son corps et tenait fermement sa nuque de la main droite. Du côté gauche, il enfouissait sa tête dans son cou. Ses va étaient profonds et ses vient étaient amples. Laetitia ne le voyait pas. Elle sentait son bassin appuyer sur ses cuisses, toujours aux mêmes endroits, son torse lourd, et sa présence en elle, aimable et habituelle. Elle se concentrait sur son souffle, qu'elle entendait tout proche de son oreille et qui embrumait la voix de la radio. Écouter cette respiration l'aidait à dilater son âme jusqu'aux contours de son corps. Elle s'appliquait à discerner le plaisir dans la sensation et souvent, elle y arrivait.

« Des ustensiles, des vivres et de nombreuses photographies ont été retrouvés, ainsi qu'une collection très importante de recettes, dactylographiées ou manuscrites. D'après le procureur de la République, ce serait l'une des prises les plus importantes jamais réalisées par la brigade. La propriétaire de la maison, seule présente sur les lieux, a été placée en garde à vue. »

Quelle histoire, pensa Laetitia, et elle aurait voulu voir le visage de Bertrand pour guetter s'il y passait

DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE

quelque chose. Elle n'entendit aucun halètement singulier, aucune rupture dans le rythme de ses soupirs, et dans sa gorge à elle, aucun gémissément sincère. Le plaisir, ce matin, lui échappait. Une contraction qu'elle ne parvenait pas à cerner évasait son esprit. Elle regardait le plafond onctué par la lumière de l'aube. Les reins de Bertrand battaient une mesure laborieuse. Laetitia sentait sa peau rougir, là où il l'irritait, de la tempe au milieu du cou. Les yeux fermés, elle essayait d'imaginer une étreinte de fête, des ébats du dimanche, d'autres corps et l'odeur de leur peau. Rien ne venait, sinon dans le lointain, une idée vague de couleurs vives et de parfums.

Laetitia crut entendre Bertrand grogner. Il s'enfonça plus profondément en elle. Son corps avait le dessus. Il n'y avait aucun doute qu'il aurait aussi le dernier mot.

« Divertissements et traditions à l'honneur, continuait la voix, avec la semaine de la sexualité qui commence aujourd'hui. De nombreux ateliers et festivals sont organisés dans toute la France pour célébrer les pratiques et le patrimoine corporels de notre beau pays. Tout de suite, nous rejoignons notre envoyé spécial dans la jolie région de... »

À sept heures et six minutes, Bertrand râlait, jouissait et roulait sur le dos.

Bertrand coupa la radio. Il sourit à Laetitia.

— C'était bien, non, ce matin ? Je me sens en forme. Ils finissent par payer, ces exercices de gainage.

Laetitia marmonna quelque chose de positif et de tendre. Elle posa la tête sur son épaule et frotta doucement son visage dans son cou. Du bout des doigts, Bertrand commença à jouer avec son sexe rendu à la souplesse. Il le faisait rebondir d'une main à l'autre.

Laetitia, mal à l'aise, se tortillait un peu. Elle allait moins bien que d'habitude. Dans la performance de Bertrand, elle n'avait vu aucune singularité, et cela rendait sa fierté d'autant plus touchante : tous les matins se ressemblaient. Elle avait la chance que leur routine soit très conventionnelle, fidèle à l'image d'Épinal du rapport matinier, et elle avait appris à aimer la régularité qu'il avait installée dans sa vie. Avant lui, il pouvait lui arriver de sauter des ébats, et à l'époque, elle ne voyait pas vraiment le

problème : avant lui, elle avait pu manquer de maturité. Seulement, ce matin, elle ne parvenait pas à se sentir tranquille. Il lui semblait qu'un fond d'agacement, très ténu, très timide, déconcertant, malaxait son cœur.

Bertrand se leva. Il était encore nu. Laetitia le suivit des yeux. Grâce à l'un des miroirs de la chambre, son regard pouvait l'embrasser tout à la fois de dos et de face. À part ses lèvres charnues et son sexe replet, tout en lui exprimait la sécheresse. Quand ses doigts s'attardaient sur son ventre, elle croyait pouvoir compter les fibres de chacun de ses muscles. Elle se souvenait encore du contact originel entre la pulpe de ses doigts et cette écorce lors de leur premier rendez-vous, avant qu'ils ne deviennent un couple. En la déshabillant, Bertrand lui avait dit qu'il aimait ses rondeurs, et ce mot qu'elle n'avait jamais utilisé pour elle-même l'avait désarçonnée ; elle avait toujours prêté davantage d'attention à ses angles. Ce soir-là, l'étreinte finie, elle avait passé du temps à toucher son propre ventre, cette chair molle qui la protégeait comme un fruit mûr.

Silencieuse et nue, sur le lit, Laetitia regardait Bertrand se préparer comme on observe la vie indépendante et mystérieuse, quoique prévisible, d'un petit animal.

Il lui fit part des différentes réunions et échéances importantes qui l'attendaient aujourd'hui au travail. Il devait remettre, le lendemain, une analyse portant sur la situation d'un client, un cas assez complexe qui lui avait été confié. Devenir juriste n'était pas

DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE

son rêve d'enfant, mais le métier lui réussissait bien. Laetitia, à voix haute, s'attendrit et admira. Bertrand lui rappela aussi que le soir même, ils étaient invités chez Lily et Martin, des amis de longue date qu'il avait apportés à leur couple. Il essaierait d'être à l'heure et lui demanda de faire de même. Il nouait sa cravate face au plus grand miroir et sa voix était légèrement étranglée par la pression de ses doigts et la crispation de son cou. Laetitia s'entendit répondre « Ah oui, c'est vrai » et ne sut pas si elle se réjouissait de cette perspective ou si elle se sentait d'ores et déjà accablée d'une immense lassitude.

Elle se leva pour accompagner Bertrand jusqu'au seuil. Depuis l'ascenseur, il lui fit un petit signe de la main. Elle lui répondit avec douceur, lui souffla qu'elle l'aimait, puis repoussa la porte.

Laetitia aimait les minutes calmes et solitaires qui suivaient le départ de Bertrand. Dans le département marketing où elle travaillait, au sein d'un géant français du mobilier abordable, les journées commençaient un peu plus tard. Aussi, avant de se préparer, elle prenait toujours le temps de battre les oreillers, d'ouvrir une fenêtre, de faire leur lit. Quelques mouchoirs étaient éparpillés sur le sol, qu'elle jetait soigneusement dans leur poubelle de chambre.

Ce matin, elle se sentait nerveuse. Cette histoire d'arrestation entendue à la radio appuyait sur un point engourdi de son corps et de son esprit. Elle n'arrivait pas à mettre en images les mots du journaliste. Elle ne se figurait qu'une abstraction, un brouillard crevé par les blousons et les bottes de la brigade des mets, et ce n'était pas cela qu'elle voulait voir. Pour autant, cette frustration ne suffisait pas à expliquer la gêne qu'elle ressentait dans son ventre.

Ce n'était pas non plus une faim. La faim, Laetitia en connaissait bien les symptômes. Ils étaient féroces, mais honnêtes : métaboliques. Elle se rallongea sur le lit et ferma les yeux. Elle essaya de relâcher son esprit où se déployait une nuée de questions indistinctes.

Laetitia rouvrit brutalement ses paupières. Elle porta la main à son ventre, où elle venait de reconnaître les premiers signes d'une obsession qui agressait son corps et dont déjà elle se sentait coupable.

Ce n'était pas la première fois que l'appétit s'emparait d'elle ; au début de son histoire avec Bertrand, elle avait déjà dû l'affronter à deux reprises. Elle avait réussi à le surmonter toute seule : le mal était passé vite et de lui-même. Elle n'avait heureusement pas eu à en parler. Elle espérait que cette fois-ci, comme les précédentes, la douleur s'évanouirait en quelques minutes.

Elle inspira et un nouveau souvenir s'épancha en elle comme une eau tiède. Elle était enfant. Elle jouait dans un grand jardin, peut-être une clairière ou une petite prairie, un endroit vert et moelleux. Ce lieu pour elle n'était pas familier. Il y avait des rires et des cris et partout l'odeur de l'herbe. Ses parents l'avaient laissée ici et depuis un moment, ils avaient disparu. Elle était avec d'autres enfants comme elle, enivrés d'espace. Elle avait oublié leurs visages. Ils étaient ensemble à la lisière de quelque chose.

L'un d'eux, qu'elle savait plus âgé et moins sage, s'approcha d'un buisson plein d'épines. Il prononça des mots dont elle ne se souvenait plus, et elle le vit, droit et sûr de lui, tendre la main vers des fruits noirs et jouflus qui salissaient le vert tendre du feuillage. Elle le regardait et il fit ce geste extraordinaire, ce geste qu'elle n'avait jamais vu : il arracha une des baies et la porta à sa bouche.

Comme tous les petits de son âge, elle était nourrie à la bouillie infantile, une sorte de purée pâle, presque liquide, sans texture ni saveur. Elle ignorait ce que le reste du monde avait de comestible. Un jour, pour l'embêter, des grands lui avaient raconté que les adultes mangeaient eux aussi, même si on ne les voyait jamais faire, et pas de la bouillie infantile, non, ils dévoraient des choses différentes, interdites aux enfants, parfumées et multicolores, surtout quand ils étaient amoureux. Elle n'avait pas voulu les croire.

Le garçon qui mangeait les baies avait l'air heureux. Au creux de sa bouche qu'il ouvrait et fermait par à-coups, une purée sombre s'amoncelait. Quand il déglutissait, il rassemblait les lèvres, plissait les yeux, tendait le cou, et aussitôt après il engloutissait de nouveaux fruits.

Laetitia ne fut pas la première à l'imiter. Elle avait suivi le groupe, par peur qu'on se moque d'elle si elle n'osait pas. Pendant de longues minutes, ils avaient dépouillé les ronces à s'en écorcher les mains.

Allongée sur le lit, elle se rappelait avec violence l'acidité douce des mûres, leur goût, la piquûre du

DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE

sucres sur la langue, les grains rocaillieux qui crissaient sous la dent, la nouveauté absolue de ces sensations et l'envie qu'elles durent toujours. Elle avait trouvé tellement de baies à mettre dans sa bouche qu'un filet de jus sombre avait coulé le long de son menton jusqu'à son tee-shirt pastel.

Quand la petite troupe d'enfants avait retrouvé les adultes, des cris d'effroi avaient accueilli les visages souillés. Elle se souvenait encore de ces cris et de la colère de ses parents. D'autres que les siens riaient.

Elle avait tout de suite compris qu'il ne faudrait pas recommencer. Les jours suivants avaient été difficiles car précisément, elle avait très envie de recommencer. Pendant plusieurs nuits, elle s'était endormie douloureuse en pensant aux fruits noirs. Elle avait essayé d'en parler à ses parents, de leur dire la joie que ces fruits avaient causée en elle, mais n'avait eu pour seule réponse que le silence gêné de sa mère, qui avait jeté son tee-shirt maculé à la poubelle, et les gros yeux de son père. Il n'y avait pas de discussion possible. Elle ne comprit pourquoi que bien des années plus tard, longtemps après que le souvenir des mûres se fut éteint, quand elle eut l'âge d'en avoir honte. La même culpabilité la ceignait aujourd'hui et ravivait ces images.

En grandissant, comme tout le monde, elle était passée de la bouillie infantile aux barres sustensives, ces rations complètes en apports nutritifs que les agents de La Poste, pour le compte de l'État, livraient par caisses de quarante-huit dans chaque

foyer. L'envie des fruits sauvages n'était jamais vraiment revenue, ni aucun désir franc et libre pour ces choses parfumées et multicolores dont la vie lui confirmerait plus tard l'existence.

Ce qui l'avait chatouillée vers la fin de l'adolescence tenait de la curiosité plutôt que de l'appétit, et d'une forme de courage rebelle pour entreprendre en secret ce qui l'intimidait et qu'elle avait entendu ses parents disqualifier. La nourriture était un sujet tellement tabou chez eux. À la maison, elle entendait des récits de jeunes gens dévoyés qui « mangeaient avec n'importe qui » ou qui « grignotaient à droite, à gauche », et elle imaginait des jeunes femmes aux traits flous happant, au-dessus de leurs deux épaules, des aliments dressés entre des doigts douteux. Quant à l'éducation culinaire, sa mère avait attendu le jour où elle s'apprêtait à quitter le nid familial pour lui rappeler, dans un souffle, alors que son père était déjà descendu charger ses grosses valises dans la voiture, qu'elle ne devait surtout pas oublier de se faire livrer des barres sustensives pour ne pas mourir de faim.

À l'époque pourtant, ses amis parlaient déjà sans rougir de leurs grignotages ; Laetitia, attentive, baisait les yeux.

Bertrand ne faisait pas encore partie de sa vie, elle ne l'avait pas encore rencontré et ne l'attendait pas vraiment. Elle ne s'était pas mis en tête de se réserver pour le bon, mais à force de ne passer à table avec personne, le résultat était le même : elle n'avait jamais cuisiné quoi que ce soit. Elle avait bien picoré quelques petites choses avec des filles et

des garçons, des barres surtout, et elle avait ainsi connu quelques moments agréables, mais elle n'était jamais allée plus loin. Ses relations étaient trop brèves, et elle, trop angoissée. Parfois, elle imaginait des choses abstraites et elle salivait ; juste après, elle se sentait coupable et un peu sale. Et puis Bertrand était apparu.

La sonnerie du téléphone la ramena au présent. Bertrand lui avait envoyé un message. Il se plaignait du travail médiocre produit par un de ses collègues ; tout était à reprendre. Elle compatit en réponse, puis jeta le téléphone sur le lit, loin d'elle.

Elle devait divertir son esprit et étouffer l'intention qui palpitait encore dans son ventre. Elle glissa ses mains le long de sa taille, jusqu'à venir buter sur les os de ses hanches. Ainsi allongée sur le dos, le ventre vide, elle les sentait saillir sous ses paumes. Ses cheveux bruns étoilaient le drap blanc. Elle ne voyait entre ses jambes qu'une forme très douce, un arrondi modeste qu'on pouvait croire érodé par des années d'abrasion. Bertrand l'aimait lisse. Elle s'y était habituée. Elle continua de s'étirer en prenant appui sur ses hanches. Elle laissa ses genoux emporter ses jambes de leur poids. Elles basculèrent de chaque côté d'elle. Elle franchit de sa main droite le relief affaissé qui s'érigait entre ses cuisses.

La chorégraphie qui suivit était des plus familières. Elle ferma les yeux à demi pour regarder en elle. Elle fit défiler des images sous ses paupières. Ce théâtre personnel, que sa main accompagna de quelques saccades, la fit jouir assez vite. Ces

DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE

orgasmes solitaires étaient faciles et doux, ils ne la surprenaient ni ne la comblaient jamais, mais faisaient leur office : elle avait pensé à autre chose et l'inconfort s'était atténué.

Elle s'habilla rapidement, avala en la mâchant à peine une barre sustensive sans saveur, attrapa un parapluie et fila au bureau.

Ce matin-là, Laetitia arriva au travail quelques minutes plus tard que d'habitude. Elle ne croisa pas son chef. Elle posa son sac sur la moquette blafarde et s'installa à son bureau, sur lequel des dossiers étaient toujours éparpillés. Elle alluma son ordinateur.

Carole, sa collègue, continua de la fixer après le « Coucou Laetitia ! » qu'elle lui lançait tous les matins et auquel Laetitia, tous les matins, répondait à voix lasse. Ses lèvres étaient pincées dans un sourire qu'elle peinait à contenir. Laetitia se demanda s'il y avait quelque chose de travers sur sa figure, si le seul souvenir des mûres avait pu suffire à la tacher. Elle toucha son visage. Elle n'était pas passée devant un miroir avant de partir de chez elle. Elle regarda Carole de nouveau et vit que ses yeux, malgré l'ennui de ce lundi de mai, pétillaient.

Elle se souvint que Carole lui avait dit que ce week-end, elle devait rencontrer pour la première fois un garçon, Simon, qu'elle avait trouvé sur Internet et

dont elle parlait tous les jours depuis. Elle était célibataire depuis longtemps et semblait n'avoir connu que des histoires courtes et banales. Elle ne rêvait pas du grand amour, enfin pas forcément, elle voulait surtout rencontrer « quelqu'un de bien », et elle insistait sur les deux dernières syllabes pour que cette fois, la vie s'applique un peu. Ses yeux brillaient sûrement de l'envie de raconter quelque chose.

Quand Laetitia lui demanda si elle avait passé un bon week-end, Carole hocha vigoureusement la tête et rosit : elle avait vu Simon.

À la pause, elles se dirigèrent ensemble vers la salle de détente. L'entreprise avait beau avoir fait des efforts, cet espace n'était vraiment pas terrible. Au moins, il avait le mérite d'exister. Jusqu'à la fin de l'année dernière, le bâtiment n'en disposait pas. Les employés en étaient réduits à s'affairer dans leurs bureaux ou dans les divers halls et couloirs de l'imposant building qui abritait la direction générale et les services transverses. Chacun reconnaissait que ce n'était pas satisfaisant, jusqu'aux agents d'entretien qui ne savaient plus comment entretenir la moquette. Pour mettre un terme aux récriminations, le secrétariat général du groupe s'était saisi du sujet en début d'année, au grand soulagement des organisations syndicales. Dans une ancienne salle de réunion sans fenêtres, de très grandes banquettes aux couleurs criardes avaient été installées, avec quelques canapés qui n'en finissaient pas de sentir le plastique neuf et des espaces de rafraîchissement dont les douches semblaient avoir été arrachées à une vieille

piscine municipale. Dans un coin pâlisait le halo blanchâtre de deux distributeurs de préservatifs pauvrement garnis. Tous ces meubles ne venaient même pas de leur propre catalogue, une pingrerie d'ailleurs très mal comprise. Heureusement, cette zone du bâtiment ne recevait que très rarement du public. Il y avait un espace à part, plus soigné, réservé aux rendez-vous des membres de la direction avec des invités extérieurs. Les draps de coton blanc, bien repassés et tendus sur de larges banquettes toujours neuves, y créaient une atmosphère propice à la conclusion de contrats importants. Laetitia n'y était jamais allée.

Carole était assise sur un canapé, les jambes serrées. Elle avait les cheveux bruns et mollement longs. Elle n'était pas plus vieille que Laetitia, ou à peine, mais ses lunettes épaisses et la teinte indécise de son rouge à lèvres lui donnaient un âge triste. Laetitia s'était installée à côté d'elle. Amélie et Laurent, les deux collègues dont elles étaient les plus proches, les avaient rejointes et s'étaient avachis côte à côte sur le canapé d'en face. Amélie penchait la tête vers Laurent.

Carole se lança, elle avait enfin vu Simon, samedi. Elle n'avait qu'un mot pour qualifier cette soirée, et elle le prononça en joignant ses mains sur son cœur : merveilleuse.

Elle décrivit tout : le hall d'entrée de l'immeuble et la forme des escaliers, le bruit de la sonnette, la blancheur éclatante du coton – probablement égyptien, elle s'y connaissait un peu – de la chemise

qu'il portait. Elle ajouta qu'elle découvrirait plus tard dans la soirée que cette élégance répondait parfaitement à celle de son slip. Elle précisa ensuite les modalités techniques du baiser qu'ils échangèrent pour se saluer, puis s'étendit sur la durée de leur séjour dans l'entrée et sur le temps qui s'égrena, interminable, sur le canapé, avant qu'il ne l'invite enfin à passer en banquette, alors qu'elle n'en pouvait plus d'attendre la suite, elle qui n'avait pas baisé depuis midi.

— Sur la banquette, continua-t-elle, ça a été le grand jeu : il avait mis les petits draps sur les grands, ça se voyait. Je dois dire que ça m'a beaucoup touchée. La parure était impeccable et bien repassée, et surtout coupée dans une très belle matière, douce et texturée à la fois, certainement du lin. Le drap principal était écru – non, pas vraiment écru, plutôt ivoire. Il y avait des coussins aussi, beaucoup de coussins, dans le même tissu mais dans un camaïeu de bleus. Ils avaient un très joli liseré argenté. J'espère qu'ils passent en machine, déclara-t-elle, soudain préoccupée.

Elle reprit son souffle, puis rendit compte précisément de leurs ébats sur la banquette : elle détailla les pratiques mises en œuvre, les accessoires impliqués, indiqua combien de fois chacun avait joui, la durée de chaque séquence, mentionna leurs conversations passionnantes – Simon était un grand amateur de théâtre et de cinéma, un vrai intellectuel – et leurs interjections enthousiastes. Elle partagea quelques photos avec ses collègues. Le récit était

somme toute assez commun, et Carole en paraissait consciente, mais cela n'entamait pas sa joie. Laetitia se surprit à ressentir pour elle une sympathie sincère.

— Et après tout ça, poursuivit Carole, on est restés sur la banquette, on a papoté, et puis...

Elle s'interrompit un instant, haussa les épaules et serra ses mains entre ses genoux. Elle eut un air rêveur, qu'elle chassa d'un froncement de sourcils, avant de conclure, irrémédiable : « Et puis voilà. »

Elle se tut. Un petit sourire pudique habillait son silence. La suite de la soirée, dont elle revivait sans doute des bribes intérieures, ne pouvait être décemment partagée avec des collègues entre ces murs.

— C'est drôle, fit Laurent, moi aussi j'ai vu un nouveau copain, ce week-end. Super soirée, on a vraiment bien baisé, un peu comme vous, même si les draps n'étaient pas si bien repassés. Et après...

Laurent, comme Carole, serra ses mains entre ses genoux et haussa les épaules, puis il reprit :

— Il m'a préparé une salade. Une vraie salade. Fraîche, croquante, assaisonnée à la perfection – une petite vinaigrette bien acidulée, vous voyez le délire ? Je n'en avais pas mangé depuis des mois. C'était dingue. Vous avez mangé quoi, vous ? Salade ou plutôt plat chaud ?

Les mots crus de Laurent avaient résonné dans la pièce. Deux femmes qui s'étaient installées sur un canapé non loin se tournèrent vers le petit groupe. On n'entendait plus dans la pièce que le ronronnement métallique des distributeurs.

DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE

Un sourire gêné se dessina sur les lèvres de Laetitia, puis elle vit dans les yeux de Carole de la déception et de la colère, et cela lui fit de la peine ; par solidarité, elle jeta à Laurent un regard réprobateur.

Quelques instants passèrent encore. Plus personne ne disait rien. Amélie lissait doucement ses cuisses, légèrement penchée en avant, du plat de la main. Carole prétextait un travail urgent à finir et quitta la pièce, le visage fermé. Amélie se leva et la suivit sans s'excuser.

Laetitia resta seule avec Laurent.